

*ELIN CULLHED*  
*Euphorie*



« Le portrait éblouissant d'une femme incandescente. »

*Aftonbladet*

LE LIVRE ÉVÉNEMENT  
EN SUÈDE



Euphorie



Elin Cullhed

# Euphorie

Un roman sur Sylvia Plath

traduit du suédois par Anna Gibson

L'Observatoire

© Elin Cullhed 2021  
Published by agreement with Ahlander Agency

ISBN : 979-10-329-2380-1  
Dépôt légal : 2022, août  
© Éditions de l'Observatoire/ Humensis, 2022  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À ma mère*





*Euphorie* est un texte littéraire sur Sylvia Plath et ne doit pas être lu comme un exercice biographique. Événements et personnages ayant une ressemblance avec la réalité sont, dans le contexte du roman, fiction et fantaisie littéraire. Sylvia Plath devient donc, dans ce livre, un être fictif.



*7 décembre 1962, Devon*

## SEPT RAISONS DE NE PAS MOURIR :

1. Peau. Ne plus jamais sentir la peau de son enfant adoré. Nicholas quand il se fait clown dans le lit et que je plonge le nez dans son petit derrière. Frieda qu'il faut chatouiller pour qu'elle se sente vivre et qu'elle puisse se calmer, après, purifiée par le rire. Ma peau quand elle prend appui contre la leur en sachant que nous sommes la même chair, for ever and ever and all eternity, amen. Oh, ne plus jamais sentir leur pouls dur, palpitant, dont je suis l'origine. Je ne pourrai jamais cesser de vivre pour eux, peu importe s'ils ont aussi la peau de Ted, sa peau de serpent qui ouvre une gueule béante et enfourne sa proie entière jusqu'à l'étouffer.

2. Temps. Je veux voir mes enfants grandir et s'écorcher les genoux en apprenant à faire du vélo. Je veux retirer de mon cou le lacet de l'étrangleur et lui rire au nez, pendant qu'il se dirige déjà (et très seul, les serpents sont centrés sur eux-mêmes à un

point pathologique) vers la proie suivante et que je suis, moi, occupée à vivre. Je veux lécher une sucette et sentir sucre et temps se dissoudre à l'intérieur de moi, je veux me réveiller un jour d'été, un café à la main, avec le besoin d'écrire, de me débarrasser de toute la merde jusqu'à ce que le temps lui-même s'arrête et soit mis en boîte et s'égoutte comme de l'eau de mer et me pardonne. Temps, je veux que tu me pardonnes. Moi aussi je veux ressentir cette façon qu'a le temps de tout recouvrir de sa saleté d'indulgence, de convaincre les fraises de sortir et de naître encore une fois (bien que la mort soit si présente, prochain arrêt : pourriture et décomposition), de faire en sorte que l'être humain se réveille sur son oreiller, encore une fois, avec l'illusion que tout va pour le mieux.

Bon Dieu, je vais si bien, maintenant que je vais mourir. J'y vois plus clair que jamais. Je devrais toujours vivre pour mourir, c'est comme de l'héroïne, comme le shoot de voir son ancien amoureux manquer d'oxygène car il a consommé tout l'air disponible à l'intérieur de son armure. La peau de serpent, on la laisse derrière soi, elle pâlit comme un bout de chiffon oublié sur une plage anglaise. Je préfère m'écrouler en brûlant, s'il faut trouver une métaphore pour ma propre vie, je suis sûre de la supériorité de l'incendie. Ô incendie qui n'a pu être accueilli à bras ouverts. Ô terreur, quand le feu s'est emparé des opuscules d'un vivant qui croit à tort qu'ils pourraient lui rapporter le prix Nobel. Je vous le dis, on se souviendra de moi. Alors je n'ai plus besoin d'être peau et temps et jeunes années 1960, vu que le temps va devenir moi, mais sans ma participation. Un phénomène tout à fait pur, comme un mot sublime sur la page lumineuse d'un livre de poésie. Ted lavera mes pages comme j'ai lavé sa vilaine chemise. Quant à lui, il se ratatinera comme un fruit à l'automne. Comme l'une des pommes minuscules de nos pommiers du Japon.

3. Ne plus jamais baiser, ne plus jamais sentir le pieu brûlant quand il s'enfonce dans ma chair et me transforme en animal et anéantissement. Si seulement quelqu'un avait envie de me baiser tous les jours, je ne serais pas obligée de mourir, ah ah. Ne me citez pas, mais montrez ça à ma mère, la créature humaine la plus mal baisée de l'histoire universelle (et pour cette raison si aigre, si sèche, si banalement transparente, comme un verre d'eau, ma mère est un verre d'eau, impossible de s'en passer mais quel ennui, quelle fadeur, quelle prévisibilité, c'est elle qui m'a rendue si intrépide face à la mort, et remplie de haine vis-à-vis des autres femmes, alors que ce sont pourtant les femmes qui pourraient éventuellement m'aider, elle m'a fait sentir que je n'avais pas besoin d'eau, comme si j'étais au-delà de ça, je ne suis pas un être qui a besoin d'eau, pas un mammifère, la soif d'eau humaine normale, je m'en passe, je hais l'eau, laissez-moi me passer de mon verre d'eau quotidien !).

4. Lui DONNER RAISON. Si je meurs, toutes ses prophéties seront validées. « Ce serait plus facile si tu étais morte », il a craché ça cet été, façon de prendre son élan pour oser me quitter. « Toi et ton rayonnement mortifère, tu as un talent spécial pour la mort » – toutes ses jérémiades comme quoi j'ai le don de tuer tout ce que je touche. Je ne veux pas lui accorder ce point. Je veux être au centre, briller et vivre. Si pas moi dans ma vie, alors qui ? Je ne veux pas lui donner l'histoire de ma vie. Je ne veux pas l'autoriser à psalmodier : « Oui, les enfants, votre mère était une personne spéciale, elle n'allait pas toujours bien, elle adorait la vie quand la vie coulait vers elle comme de l'or, mais la vie c'est aussi des bords coupants et le froid et les microbes en mars et le manque d'argent. Il va nous falloir honorer sa mémoire, les enfants, nous raconterons ses histoires et, chaque printemps,

quand les jonquilles sortiront de terre, nous cueillerons un bouquet en son honneur. Le timbre de votre mère Sylvia était sombre et puissant mais sa voix n'a jamais réussi à sortir de son corps et à se coucher sur la page d'un livre, voilà pourquoi elle a si ardemment désiré éteindre son corps et laisser l'âme continuer seule. Ce qu'elle a écrit pour la postérité comptait plus pour elle que sa vie avec nous. » Blabla. Saloperie ! Je ne vais pas lui laisser la meilleure part du gâteau, et quand je dis gâteau, je parle de ma vie. Je ne veux pas laisser l'occasion à sa grande sœur Olwyn de se camper sur ses jambes de fer et de dire en croisant les bras : « Bah oui, je l'ai vu tout de suite, dès notre première rencontre, cette femme-là ne te durera pas longtemps, Ted, avec son air de force fragile et son voile de deuil sur la figure, qu'il est si facile et si tentant d'arracher, un petit sarcasme suffit pour que toute son image d'elle-même s'effondre et que son énorme sourire se transforme en grimace et en pleurs. Une petite fille du diable, Ted, une petite vamp, une Américaine sans ressort avec de la cellophane autour du cœur, tu la garderas un temps et puis elle fondra comme sucre sous la pluie. Tu peux me croire ! »

Et il écouterait sa sœur et ça lui donnerait des forces et il penserait : « Oui, j'ai été un imbécile d'essayer de l'aimer, car cette femme-là était impossible à aimer. »

Alors que c'est chez lui en vérité qu'il n'y a aucune place pour l'amour. Chez lui, là d'où il vient, on travaille et on serre les dents, chez lui l'esprit, la beauté, l'attention qu'on peut porter aux autres, tout cela n'a AUCUNE IMPORTANCE, il n'y a pas de culture chez lui, aucun raffinement, aucune finesse, chez lui on est grossier, on parle mal et on se tient mal à table, et est-ce ma faute si j'étais, moi, capable d'aimer et d'être belle et si je suis venue chez lui, dans sa maison, son foyer, son Angleterre, son héritage de charbon et de rustrerie avec des vêtements pleins de taches.

Je voulais partager ce que je possédais, mon sens de la repartie, mes connaissances, mon talent pour les mots et pour tout ce qu'il est possible de *voir*. La faculté d'observer. Or, tiens donc, le monde ne veut pas des belles filles douées. Les filles en or massif, le monde ne les supporte pas. Le monde veut des Olwyn, des filles dures et méchantes, des filles que les hommes n'aiment pas, qui sont nées pour se débrouiller seules, des femmes européennes d'après-guerre qui savent ce que c'est que de mettre la main à la pâte, mais pas d'être une intellectuelle sophistiquée qui enseigne à l'université tout en écrivant des poèmes incroyablement bien gaulés dans ses moments de loisir. Elles sont jalouses, oh qu'elles sont jalouses des filles comme moi, et pourtant ce sont elles qui gagnent, qui ont le fin mot de la vie, peu importe si elles ne donnent aucun enfant à un homme, ce ne sont pas elles qui prolongeront la lignée royale en s'écorchant les jambes sur une table pour expulser dans le monde un magma X en fusion. Elle ne sacrifiera rien, cette salope d'Olwyn, car elle ne brûlera jamais. Elle restera debout sur place à serrer les dents et laissera la vie lui échapper jusqu'à ce qu'elle meure. Jamais elle ne descendra dans la vraie vie pour la remodeler, l'inventer, la couler dans de belles formes, lui donner de nouveaux enfants. Par conséquent, il lui est aussi épargné de sentir à quel point le monde ne supporte pas sa force, sa beauté aveuglante, son génie. Elle rira à ma mort, elle soupirera à ma mort, et elle m'enviera aussi ma mort, car ce courage-là, non, elle ne l'aura jamais !

5. La mer et les galets. Marcher dans la lumière diaphane d'un après-midi à Winthrop en ramassant des galets pour mon père, avoir sept ans et sentir comment ces bouts de nature que je rassemble pour lui nouent un lien entre lui et moi qui est plus fort que tout au monde. Les mystères que je lui offre sont à nous, à

nous de les découvrir et de les chérir tendrement, comme les secrets du cœur lui-même. La mer lèche mes jambes bronzées et ça sent furieusement le sel et les algues mouillées en rut, et il me demande d'aller trouver les plus beaux coquillages, les galets les plus doux, et après il me racontera une histoire sur eux. La plage et mon papa, la mer, son éternité à lui. J'aime mon papa. Je sais que je suis née aussi de lui, qu'il m'a donné le mystère et les mots, l'intensité. Maintenant, quand je retourne à Winthrop, je ne vois plus le grandiose des plages, et la mer m'ennuie ; je sais que d'autres urgences m'attendent. Je crois que je vais retrouver la paix et le miroitement de l'enfance, mais le seul résultat, c'est que je vois au travers et que je la trahis avec mon regard neuf. C'est pourquoi la mer n'est peut-être pas une raison de vivre. Même si mes enfants en venaient à aimer la mer comme moi, ils ne pourront jamais rencontrer mon père, leur grand-père, et poser leurs petits galets ronds au creux de ses énormes pattes. Comme raison de vivre, il existe et n'existe pas à la fois, mon père. Je voulais entretenir son souvenir, m'engager pour lui, laisser mon corps voyager jusqu'à la fin des temps comme une ancre pour son navire naufragé. Mais je voulais aussi ne plus voir l'océan, les galets et les coquillages vides se transformer en fantômes. Et ne plus entendre ce bruit de chaînes de la mort autour de mon cou.

6. Frieda, oh Frieda.

7. Nicholas



UN AN AUPARAVANT



C'était ma vie qui était le texte.

C'étaient mon corps, ma peau, mes poignets blancs moirés qui m'emportaient sur mon vélo à travers le Devon. En croisant une connaissance, j'ai frémi : c'était comme si les veines et les nerfs formaient un fin maillage à l'extérieur de mon corps, et mon cœur était ma bouche ; c'est mon cœur qui parlait et qui a projeté un « Bonjour ! » quand j'ai croisé la voisine (la femme du directeur de l'agence bancaire) qui aimait bien m'examiner de bas en haut pour savoir si j'étais normale.

Mon cœur battant, là, au centre de moi. Ma bouche. Ma bouche rouge. C'était moi, le sujet, le motif, alors comment m'extraire de moi et créer des motifs à mon tour ? Comment faire pour me placer moi-même à bonne distance du beau milieu du motif ?

Ted, lui, savait ; c'était pour cela qu'il m'avait épousée : j'étais les nerfs, j'étais le sang, j'étais le cœur, j'étais la peau blanche, j'étais le collier de perles, j'étais le marbre, j'étais la colombe, j'étais le cerf, j'étais la taupe morte que nous avons trouvée, j'étais la fille, j'étais la femme, j'étais la mère de ses enfants. J'étais l'Amérique, j'étais un continent entier, j'étais l'avenir, j'étais le motif qu'il désirait découvrir, j'étais une personne qu'il souhaitait

coloniser, il voulait me manger, il voulait m'héberger, il voulait me garder en conserve. Il avait voulu me faire venir de l'Amérique où j'étais née, et me faire sentir dans mon cœur le pouls de la vie londonienne, puis il avait voulu me placer dans une maison, dans la campagne du Devon, au milieu des jonquilles et des oiseaux. Il m'a acheté un vélo. Il m'a baisée à fond sur le canapé dans le séjour froid, moi dessous, une flaque chaude et mouillée dans laquelle jouir. Ça sentait la chair et le sang. Le sperme. Après, il s'est senti tout-puissant. Il avait vaincu l'Amérique, il avait élargi ses frontières, il avait parachevé le motif. La femme qui doit mourir.

La femme condamnée.

Il m'avait créée.

Je me suis levée de la flaque et je me suis lavée avec un sourire heureux, j'étais fécondée, en moi son enfant, son rêve, ses promesses. L'Angleterre. Je me tenais sur ses terres. Ses chasses au lièvre. Ses pommiers, soixante et onze (moi, j'en comptais soixante-douze). Ses mots, ses arbres, son écriture. Sa voix. Pour lui, je venais compléter la vie. De ma chair j'ai laissé tomber un enfant à lui dans l'univers. Frieda. Une pomme de l'arbre. Bouche rouge, cœur rouge, pouls rouge. Alors j'ai senti que j'étais vivante moi aussi. « Rien ne m'a rendue plus heureuse que les enfants », ai-je écrit dans une lettre à ma mère. Mais je savais aussi que tout ce que je disais et écrivais (TOUTE MA VOIX, CE QUE J'ÉTAIS) serait un jour retourné contre moi. Ma réalité changeait de forme à chaque minute, Ted le savait, à tel moment j'étais en paix, ensuite j'étais heureuse, dans un troisième temps j'étais désespérée, au quatrième je pleurais, je transpirais, je désirais, je me languissais, je souhaitais et j'espérais.

Rien de tout cela ne pouvait au fond être pris au sérieux.

Aussi, quand la femme du directeur de l'agence m'a croisée au village, alors que je venais péniblement de m'extirper de ma

page après page. Le texte était prêt chez l'éditeur, et j'avais fait les enregistrements. Tiens, j'allais m'amuser à écrire une liste des raisons pour lesquelles je ne voulais vraiment pas mourir maintenant. Je m'en occuperais de retour dans le Devon. Cela me ferait du bien de pouvoir la regarder, cette liste, quand j'en aurais le plus besoin. Il y aurait des jours comme ça. Je le savais. Mais qu'est-ce qui aurait pu me donner envie de mourir ? Maintenant ? Dans cette marche à la victoire ?

J'ai enlevé le soutien-gorge, je l'ai posé devant moi, il ne restait plus que moi, le collier de perles et ma nouvelle coupe courte. La peau de marbre blanc épuisée sucée jusqu'à la moelle. Un petit lapin blanc tout mignon, et deux lapereaux qui dormaient.

J'ai retiré les épingles à cheveux. J'ai réfléchi longtemps, jusqu'à ce qu'une chaleur se mette à couler en moi, une chaleur profonde et douce, comme si une vague chaude venue de Winthrop tout là-bas au loin se répandait en moi.

Mais si Ted mettait Assia enceinte... J'ai enterré cette pensée en enfilant ma chemise de nuit. Pensée affreuse, insensée. Si jamais il s'avisait d'injecter sa semence dans ce ventre stérile et d'y enfouir un frère ou une sœur pour mes enfants...

Ça déciderait de l'issue.

Quelle chance incroyable alors, ai-je songé en me glissant dans le lit chaud prêté par Susan et son lover boy, qu'une telle perspective ne soit pas envisageable. Que l'utérus d'Assia Devil soit scellé comme une tombe.

Chaque fois qu'ils couchaient ensemble, Ted allait cogner contre un utérus mort.

Ah !

Cette pensée m'a rendue douce et souple. J'étais fatiguée, si terriblement fatiguée. Pendant ce déménagement, il ne s'écrivait aucun foutu poème, et pas besoin non plus de somnifères ; mais à vrai dire, j'avais déjà écrit mes poèmes les plus frappants,

et le roman existait, et les critiques, les enregistrements, ma voix pour l'éternité par la BBC.

Et les enfants existaient. Les enfants. Pour peu que je les aie à côté de moi, je m'endormais comme un petit lapin à bout de forces. J'avais couru tout le jour, et maintenant le calme m'était accordé.

*Elin Cullhed, 28 février 2020*